

charité, accoutumée à son bon accueil, vient frapper à sa porte.

—Ma bonne Sœur, lui dit-il d'un air embarrassé, je ne puis aujourd'hui vous rien donner : toutes mes ressources ont leur destination arrêtée irrévocablement. J'ai mes pauvres.

La sœur leva sur lui ce clair et doux regard que possède seule la sainteté. Puis elle s'inclina, dit quelques gracieuses paroles et descendit l'escalier.

Ah ! oui, j'ai mes pauvres, dit en lui-même le malheureux homme demeuré seul, en proie à un grand trouble intérieur. J'ai mes pauvres : ce sont les riches. Pauvres pleins d'avidité, qui veulent des coffrets, des dentelles, des bombons exquis...

Il ouvrit une armoire où déjà il avait commencé à mettre les étrennes qu'il se préparait à donner. Sur trois étagères étaient rangées la part des enfants, puis celle des pauvres, et enfin celle des maîtresses de maison chez lesquelles il avait coutume d'aller.

Il regarda et se mit à réfléchir.

La part des enfants !... elle est sacrée, se dit-il. C'est un rayon du soleil sur ces fleurs charmantes auxquelles la joie va si bien. C'est un sourire du bon Dieu de Noël... La part des enfants est sacrée, *pourvu cependant qu'on ne leur donne point de choses qui les corrompent en les habituant à la frivolité et au luxe.*

Et voilà qu'il degarnit cette étagère de cinq ou six coûteuses futilités.

—Que la part des pauvres est petite ! s'écria-t-il.—Et c'est pourtant la part de Dieu ! "J'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez nourri... Ce que vous avez fait au dernier d'entre ceux-ci c'est à Moi-même que vous l'avez fait," dira le Christ au dernier jugement.

—Helas si cette part est petite, c'est que celle-ci est grande, ajouta-t-il en se tournant vers l'étagère chargée des bijoux, des bombons, des divers objets qu'il destinait à quelques grandes dames du noble faubourg ou de la Chaussée-d'Antin. C'est ici qu'est le cœur même du mal, l'esprit de luxe qui tarit toutes les sources de la Charité. C'est avec l'aumône que j'aurais pu faire, c'est avec la faim des malheureux que j'aurais et que je n'ai point nourris, c'est avec leurs souffrances que je n'ai point apaisées, avec leurs larmes que j'ai cessé d'essuyer c'est avec la vie des pauvres que j'ai achetée ces misérables fantaisies. Dans ces bombons il y a du sang humain.

Il s'assit et plongea la tête dans ses mains, profondément remué par les pensées qui venaient de traverser son esprit et son cœur. Quand il releva son front, son inquiétude était devenu de la joie. Dieu avait envoyé un rayon de sa lumière dans cette âme troublée.

Il sortit, emporta tous les objets de luxe, demeura quelques heures dehors et puis rentra.

Il prit une plume et il écrivit une lettre qu'il recopia ensuite en plusieurs exemplaires avec quelques variantes :

"Madame, je voulais, comme de coutume vous envoyer mes étrennes au nouvel an, et voilà que je ne vous adresse

qu'une rose d'hiver que j'ai cueillie pour vous dans le petit jardin qui est sous ma fenêtre. J'avais consacré cent vingt francs à vos étrennes, mais le remord m'a pris et je les ai transformées, au gré de votre âme qui est chrétienne, d'une façon dont vous me remercerez, j'en suis sûr.

Je viens d'envoyer *en votre nom* un petit mobilier à la famille ***, rue des Marais, qui avait tout vendu pour avoir du pain. On vous a béni et voici la lettre que ces pauvres gens vous écrivent. Jo la joins à la rose d'hiver, les paroles du pauvre, console dans sa douleur, parfumeront cette fleur qui a pris naissance au milieu des frimas. N'est-ce pas que j'ai bien fait et que vous préférez la joie et le bien être d'un malheureux à la petite satisfaction qu'auraient pu vous donner quelques jolies babioles perdues au milieu des richesses de votre salon ?

À une autre il écrivit :

—Je viens de vous voler deux cents francs. J'ai vendu vos étrennes, déjà achetées depuis plusieurs jours. J'ai loué pour ce prix un tout petit appartement de trois pièces, situé au cinquième de la rue Bonaparte, no...

"Vous me croyez fou, sans doute, en lisant ceci, et vous vous trompez : je vous sais bonne, voilà tout. Allez rue de..., tout à côté de chez vous. Vous trouverez-là deux bonnes vieilles femmes, chassées par leur propriétaire et qui demain doivent être sans asile. Elles sont au désespoir. Conduisez les dans votre logement et dites leur : "Ceci est à vous." Goûtez la joie de leur reconnaissance. Je vous la donne.

"Voilà mes étrennes. En êtes-vous contente, ou voulez-vous que j'aille de nouveau faire emplettes d'un exantail ou d'une boîte de bombons ? Sans mentir, l'éventail était charmant et les dragées venaient de chez Boissier."

Sur une troisième feuille de papier, il traça les lignes suivantes :

"Monsieur Toto, mademoiselle Nini, voici vos étrennes. Vous vous attendiez peut-être vous monsieur Toto à une jolie chaîne de montre qui remplacerait votre cordon noir ; vous, mademoiselle Nini, à quelque princesse des poupées, magnifiquement habillée de dentelles, comme tant de personnes raisonnables. Eh bien ! non, mes chers enfants, je vous envoie mieux que cela, et j'ai trouvé un cadeau dont votre jeune cœur sera plus content. Le panier que je vous envoie contient deux très chauds costumes d'hiver, l'un pour un petit garçon de douze ans, l'autre pour une petite fille de huit. Ce petit garçon et cette petite fille sont les deux enfants d'un pauvre homme de votre voisinage, réduit à la dernière misère par une maladie. Je viendrai vous prendre lundi, mes chers petits, et je vous accompagnerai chez ces malheureux, car je veux que vous me permettiez, pour mes étrennes à moi, d'assister à la joie que vous aurez à donner vous-mêmes des vêtements à ceux qui en manquent, suivant le précepte de Notre-Seigneur. Vous pleurez peut-être mes bien-aimés, vous pleurez en essayant les pleurs d'autrui ; mais ces

larmes-là sont douces et expriment votre félicité."

Il écrivit aussi ce petit billet :

"Ma vieille amie, vous aimez les pauvres, vous avez vos œuvres. Voici cent francs. Ce sont mes étrennes. Faites-en l'aumône suivant votre cœur."

À d'autres personnes il adressait une souscription, qu'il avait acquittée, pour elles en leur nom, à un Patronage, à un Refuge, à quelque-une de ces belles œuvres de bienfaisance comme il en est tant à Paris et ailleurs. À une dame de ses amies, heureuse épouse et heureuse mère, il donna la pension et l'entretien d'une orphelino dans la maison de Livry. À une autre, il envoya un vieillard, tout misérable, qui croyait ne porter qu'un paquet d'étrennes, et qui revint vêtu de neuf. La Charité est ingénieuse, et trouve cent formes variées.

L'homme dont je parle écrivit ainsi longtemps, et le soir il s'endormit heureux.

Cher lecteur et bonne lectrice, qui vous empêche de goûter le même sommeil ?

Si ce que je viens d'écrire et de raconter pourrait vous en donner le désir ; si ces pages détournent ça et là vers les maisons des pauvres quelque peu de cet argent que vous destinez à l'étréno des riches ; si au lieu de donner à ces derniers des objets de luxe dont ils regorgent, vous leur faisiez en quelque sorte cadeau d'une de ces bonnes actions dont ils sont parfois indigents ; si, pour Noël ou pour Nouvel An, vous offriez aux personnes que vous aimez le mieux, la guérison d'une misère et la consolation d'un malheureux ; si vous faisiez cela, je remercierais Dieu de m'avoir mis tout à l'heure la plume à la main.

HENRI LASSEUR.

Conditions de ce Journal.

L'Abelle paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abelle.

Agents : à la petite salle, M. L. Fortier, chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet ; à Ste-Anne, M. G. Goudreau ; à Sorel, M. O. Beland ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin ; à Rimouski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolot, au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.